

Temps mythique et temps historique. Les origines et les premiers siècles de Rome

JACQUES POUCKET

Dans les traditions d'un certain nombre de cultures, il n'est pas rare de constater que le récit primordial se déroule dans un temps qui n'est manifestement pas celui de l'histoire et que nous appelons mythique. Ce récit primordial peut concerner les débuts mêmes de l'humanité ou plus simplement la fondation d'une société déterminée¹.

Ces notions de «temps mythique» et de «temps historique», que nous employons si souvent, sans d'ailleurs nous préoccuper toujours de leur signification précise, étaient-elles déjà connues des Anciens et, dans l'affirmative, quel sens leur donnaient-ils? Ces questions se sont posées aux participants d'un colloque organisé à l'Université Libre de Bruxelles le 19 avril 1986 sur le thème «Temps mythique et temps historique dans les traditions anciennes». S'y trouvaient réunis égyptologues, hittitologues, celtisants, latinistes, hellénistes et spécialistes du monde indo-iranien².

Notre intervention à ce colloque, intervention dont le présent article constitue une version revue, se cantonnait volontairement au monde romain, plus précisément même aux textes classiques relevant de la tradition historiographique au sens large³. Il ne sera donc pas question de prendre en compte les conceptions du temps chez les philosophes, les poètes ou les auteurs chrétiens⁴.

¹ Qu'on songe, entre autres exemples, à la Genèse, ou au Popol Vuh («Livre des traditions») du peuple Maya-Quiché, ou encore, pour les origines du Japon, au Ko-Ji-Ki («Chronique des Choses Anciennes») et au Ni-Hon-Gi («Les Annales du Japon»).

² Cette réunion était organisée par un Groupe de Contact du Fonds National de la Recherche Scientifique, intitulé «Droit romain et Anthropologie du Droit», et dirigé par les Professeurs Jacques-Henri Michel (Bruxelles) et Michel Nuyens (Louvain-la-Neuve).

³ Comme on le verra, il s'agira des annalistes et des historiens, des «antiquaires» et des auteurs d'ouvrages qui, en partie, se présentent comme narratifs.

⁴ Sur ces questions réservées, nous nous bornerons à citer ici une sélection de quelques titres

Ainsi donc les écrits historiques des auteurs latins connaissent-ils une distinction entre temps mythiques et temps historiques qui se rapprocherait de la nôtre? Et, en cas de réponse positive, où placent-ils l'éventuelle coupure?

I. LA THEORIE

Une chose frappe d'emblée: le peu d'intérêt que semblent manifester nos auteurs pour cette question, ce qui est déjà significatif.

En effet, sur la théorie du temps mythique et du temps historique, la littérature latine classique ne nous a livré qu'un seul texte: un passage de Varron, tiré très vraisemblablement du *De gente populi Romani*⁵ et conservé par Censorin⁶. Varron distinguait *tria discrimina temporum*: d'abord l'*ἄδηλον*, puis le *μυθικόν* et enfin l'*ἱστορικόν*.

Voici la traduction de ce passage fondamental:

Cet auteur (= Varron) fait état, en effet, de trois divisions des temps: la première, de l'apparition des hommes au premier déluge, qui, à cause de l'ignorance dans laquelle nous sommes, est appelée «obscur»; la seconde, du premier déluge à la première Olympiade, est appelée «mythique», à cause des nombreuses fables qui y sont rapportées; la troisième, qui va de la première Olympiade à nos jours, que l'on appelle «historique» parce que les événements qui s'y sont passés sont consignés dans des livres véridiques⁷.

récents, où l'on trouvera une abondante bibliographie: B. Gatz, *Weltalter, goldene Zeit und sinnverwandte Vorstellungen*, Hildesheim, 1967, 238 pp.; A. Momigliano, «Time in Ancient Historiography», *Quarto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, Rome, 1969, 13-51 (reprise d'un article de 1966); R. Caillois, «Temps circulaire, temps rectiligne», dans *Obliques*, Paris, 1975, 130-149 (reprise d'un article de 1963); *Mito e storia tra paganesimo e cristianesimo. Le età del mondo in fonti antiche*, a cura de P. Siniscaldo, Turin, 1976, 245 pp. (recueil de textes en traduction italienne, annotés et présentés); H.-Ch. Puech, «Temps, histoire et mythe dans le christianisme des premiers siècles», dans *En quête de la Gnose*, I, Paris, 1978, 1-23 (reprise d'un article de 1951); G. W. Trompf, *The Idea of Historical Recurrence in Western Thought. From Antiquity to the Reformation*, University of California Press, 1979, 381 pp.; P. A. Johnston, *Vergil's Agricultural Golden Age. A Study of the Georgics*, Leyde, 1980, 143 pp.; M. I. Finley, «Mythe, mémoire et histoire», dans *Mythe, mémoire, histoire. Les usages du passé*, Paris, 1981, 9-40 (reprise d'un article de 1965); P. Vidal-Naquet, «Temps des dieux et temps des hommes», dans *Le chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris, 1981, 69-94 (reprise d'un article de 1960); A. Neyton, *L'âge d'or et l'âge de fer*, Paris, 1984, 186 pp.; S. Blundell, *The Origins of Civilization in Greek and Roman Thought*, Londres, 1986, 234 pp.

⁵ On n'en est pas absolument sûr, mais c'est la position la plus vraisemblable (G. Rocca-Serra, *Censorinus. Le jour natal. Traduction annotée*, Paris, 1980, p. 66). On trouvera dans P. Fraccaro, *Studi Varroniani. De gente populi Romani Libri IV*, Padoue, 1907, p. 87, n. 4, une longue discussion sur ce point. En fait, ce qui importe pour nous, c'est l'origine «varronienne» du passage.

⁶ Censorinus, *De die natali*, XXI, 1: *Hic (= Varro) enim tria discrimina temporum esse tradit: primum ab hominum principio ad cataclysmum priorem, quod propter ignorantiam uocatur ἄδηλον, secundum a cataclysmo priore ad olympiadem primam, quod, quia multa in eo fabulosa referuntur, μυθικόν nominatur, tertium a prima olympiade ad nos, quod dicitur ἱστορικόν, quia res in eo gestae ueris historiis continentur* (éd. N. Sallmann, 1983).

⁷ G. Rocca-Serra, *Censorinus*, 1980, p. 32.

Il ne semble pas faire de doute que Varron a été influencé ici (directement ou indirectement) par une source grecque: les adjectifs utilisés sont grecs, et la périodisation basée sur des données grecques. La suite du texte de Censorin évolue du reste dans la même atmosphère grecque. Qu'on en juge:

Pour le premier temps, qu'il ait eu un début ou qu'il ait existé depuis toujours, il n'est évidemment pas possible d'en concevoir le nombre d'années. Le second temps n'est pas connu avec certitude, pourtant on lui attribue environ 1600 ans. Du premier déluge, que l'on appelle aussi «déluge d'Ogygos», jusqu'au au règne d'Inachos, on compte environ 400 ans, (de là à la chute de Troie, environ 800 ans)⁸, de là à la première Olympiade, un peu plus de 400 ans. Cette période, bien qu'elle fût la dernière des temps mythiques, comme elle était la plus proche de la mémoire des historiens, certains ont voulu en préciser la durée avec une plus grande exactitude. Sosibios lui attribue 395 ans, Eratosthène 740, Timée 417, Arètes 514⁹, et beaucoup d'autres auteurs expriment une diversité d'opinions dont le désaccord marque l'incertitude de la question. Quant au troisième âge, il y a assurément un certain désaccord entre les historiens, qui portait seulement sur six à sept années, mais la part d'obscurité qui demeurait, Varron l'a dissipée, etc.¹⁰.

Les intervalles construits sur le nombre 400 et ses multiples n'ont pas manqué d'intriguer les Modernes qui n'osent pas toujours les attribuer sans plus à Varron et qui soupçonnent parfois Censorin ou sa source d'avoir corrigé les données originales du grand polygraphe républicain¹¹. Mais la question des chiffres précis est pour nous relativement secondaire. Ce qu'on relèvera dans ce texte, c'est l'absence d'événements romains, comme par exemple la fondation de Rome (pourtant pas tellement distante des débuts de l'ère des Olympiades), ou l'arrivée d'Evandre ou d'Enée en Italie (pas

⁸ Il y a une lacune dans la tradition manuscrite. Elle a été restituée de diverses manières (cf. en dernier lieu V. Fontanella, «Appunti sul testo del "De die natali" di Censorino», *Latomus*, XLV, 1986, 638-649, not. pp. 646-648), mais le chiffre total de 800 ans s'impose.

⁹ «Nous avons là, probablement, une énumération des sources hellénistiques de Varron: Sosibios (*FGrH* 595), grammairien entre 250 et 150, avait composé une chronologie d'après Timée et Eratosthène; Arètes (cf. 18, 11) est inconnu en dehors du *De die natali*.» (G. Rocca-Serra, *Censorinus*, 1980, p. 66).

¹⁰ Censorinus, *De die natali*, XXI, 2-5: (2) *Primum tempus, siue habuit initium seu semper fuit, certe quot annorum sit, non potest comprehendere. Secundum non plane quidem scitur, sed tamen ad mille circiter et sescentos annos esse creditur: a priore scilicet cataclysmo, quem dicunt et Ogygii, ad Inachi regnum annos circiter quadringentos [computarunt, hinc ad excidium Troiae annos octingentos], hinc ad olympiadem primam paulo plus quadringentos; quos solos, quamvis mythen temporis postremos, tamen, quia a memoria scriptorum proximos, quidam certius definire uoluerunt.* (3) *Et quidem Sosibios scripsit esse CCCXCV, Eratosthenes autem septem et quadringentos, Timaeus CCCXVII, Arètes DXIII, et praeterea multi diuerse, quorum etiam ipsa dissensio incertum esse declarat.* (4) *De tertio autem tempore fuit quidem aliqua inter auctores dissensio in sex septemue tantum modo annis uersata.* (5) *Sed hoc quodcumque caliginis Varro discussit...* (éd. N. Sallmann, 1983). La traduction donnée dans le texte est reprise de G. Rocca-Serra, *Censorinus*, 1980, pp. 32-33.

¹¹ Discussion chez H. Peter, «Die Epochen in Varros Werk, De gente populi Romani», *RhM*, N. F., LVII, 1902, 231-251; P. Fraccaro, *Studi Varroniani*, 1907, pp. 82-111; H. Dahlmann, «M. Terentius Varro», *RE Suppl.* VI, 1935, coll. 1239-1240; F. Franceschi, «Censorino e Varrone», *Aevum*, XXVIII, 1954, pp. 400-401.

tellement éloignée, non plus, de la Guerre de Troie). Dénominations grecques, événements grecs, auteurs grecs; on évolue dans un monde entièrement grec.

La source grecque à la base de ces *tria discrimina temporum* n'est pas identifiée avec une certitude absolue. Il pourrait toutefois s'agir de Castor de Rhodes¹². C'est un fait bien connu que Varron a été profondément influencé par la Grèce¹³. Parmi beaucoup d'autres exemples, on songera, parce qu'elle est en liaison relativement étroite avec notre sujet, à la théorie des trois *gradus uitae* du *De re rustica*, que Varron a probablement reprise à Dicéarque¹⁴. On songera aussi au cas de la célèbre *theologia tripertita* dont la source exacte, malgré de nombreuses études approfondies, reste elle aussi incertaine¹⁵.

Quoi qu'il en soit, qu'elle remonte à Castor de Rhodes ou à une autre source grecque, il faut relever, non seulement la grande netteté, mais aussi l'originalité foncière de cette tripartition. A notre connaissance, la pensée grecque antérieure n'a livré aucun témoignage d'une périodisation de ce type¹⁶. D'abord, dans leurs écrits historiques, les Grecs ne remontaient pas au

¹² On considère généralement que Varron, dans son *de gente populi Romani*, a profondément subi l'influence de Castor de Rhodes (FGrH 250) dont les *Chronika*, qui s'étendaient jusqu'en 61 a.C.n. et avaient été publiés peu après cette date, mettaient en rapport les unes avec les autres, sous forme de tables, les histoires orientale, grecque et romaine. Ce chronographe avait ainsi dépassé l'*excidium Troiae*, pour donner à l'histoire grecque un âge au moins égal à celui des royaumes orientaux. Sur les rapports entre Castor et Varron, cf. par exemple: P. Fraccaro, *Studi Varroniani*, 1907, pp. 108, 239-240; L. R. Taylor, «Varro's "De gente populi Romani"», *CPh*, XXIX, 1934, p. 221; H. Dahlmann, «Varro», 1935, coll. 1240-1241; H. Hagendahl, *Augustine and the Latin Classics*, II, Stockholm, 1967, pp. 599-600; W. Spoerri, «Kastor von Rhodes (4)», *Der kleine Pauly*, III, 1969, coll. 151-152; G. A. Caduff, *Antike Sinfyltsagen*, Göttingen, 1985, pp. 159-160.

¹³ «Non si può negare a lui (= Varrone) il merito di aver avuto a disposizione, oltre a tutta l'antica letteratura romana, anche un numero grande di libri greci e d'essere stato in certo modo l'intermediario non unico ma il più notevole, per quantità se non per qualità, fra i suoi concittadini e la scienza greca...» (P. Fraccaro, *Studi Varroniani*, 1907, p. 235). Rappelons le jugement de Quint., X, 1, 95: *Varro, uir Romanorum eruditissimus, ... peritissimus linguae Latinae et omnis antiquitatis et rerum Graecarum nostrarumque*.

¹⁴ Varr., *R. R.*, I, 2, 16; II, 2, 3-5. Sur les rapports entre Varron et ce péripatéticien, qui avait écrit un *Bios Hellados* et dont le *floruit* se situe vers 300 a.C.n., cf. par exemple: Fr. Della Corte, «L'idea della preistoria in Varrone», *Atti del Congresso Internazionale di Studi Varroniani*, I, Rieti, 1976, pp. 126-132, et J. Heurgon, *Varron. Economie rurale. Livre Ier*, Paris, 1978, p. 113, n. 45. Les fragments de Dicéarque sont édités chez F. Wehrli, *Die Schule des Aristoteles. Texte und Kommentar. I. Dikaiarchos*, 2e éd., Bâle, 1967.

¹⁵ Pour ne citer qu'une sélection de travaux postérieurs à 1970 sur ce difficile problème: G. Lieberg, «Die "theologia tripertita" in Forschung und Bezeugung», *ANRW*, I, 4, Berlin-New York, 1973, 63-115; J. Pépin, «Remarques sur les sources de la "theologia tripertita" de Varron», dans *Varron. Grammaire antique et stylistique latine. Recueil offert à J. Collart*, Paris, 1978, 127-131; H. Doerrie, «Zu Varros Konzeption der theologia tripertita in den Antiquitates rerum diuinarum», dans *Beiträge zur altitalischen Geistesgeschichte. Festschrift Gerhard Radke*, Münster, 1986, 76-82.

¹⁶ La tripartition qui, dans la rhétorique antique (d'Asclépiade de Myrléa à Denys de Thrace en passant par Cicéron), affecte un des types de *narrationes* n'a rien à voir avec notre problème qui concerne, lui, l'Histoire. Sur cette question, voir les articles approfondis, mais déjà anciens, de O. Schlüssel von Fleschenberg, «Die Einteilung der ΙΣΤΟΡΙΑ bei Asklepiades Myrleanos», *Hermes*, XLVIII, 1913, 623-628, et de K. Barwick, «Die Gliederung der Narratio in der rhetorischen Theorie und ihre Bedeutung für die Geschichte des antiken Romans», *Hermes*, LXIII, 1928, 261-287; ainsi que les remarques rapides de F. W. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius*, III, Oxford, 1979, pp. 584-585, et de Ch. W. Fornara, *The Nature of History in Ancient Greece and Rome*, Berkeley, Los Angeles, 1983, pp. 10-11.

déluge. Ensuite, si l'on interprète bien les allusions, relativement rares et du reste assez floues, qu'on rencontre sous la plume de leurs historiens, on a plutôt l'impression qu'en matière de périodisation, ils envisageaient moins une tripartition qu'une bipartition, distinguant entre le temps des dieux et celui des hommes¹⁷, et plaçant une coupure importante tantôt dans la Guerre de Troie¹⁸, tantôt dans le Retour des Héraclides¹⁹.

Il n'entre pas dans nos intentions d'étudier dans le détail et pour elle-même cette tripartition dont on retrouve l'écho chez Censorin. Nous aimerions toutefois faire une observation sur les critères de périodisation utilisés: d'une part la présence ou l'absence d'informations, ce que vise apparemment le terme *ignorantia*; d'autre part la nature même des informations dont nous pouvons disposer, à savoir leur caractère «fabuleux» ou «vrai» (*quia in eo multa fabulosa referuntur*, pour la période «mythique»; *quia res in eo gestae ueris historiis continentur*, pour la période «historique»).

Ces critères ne sont ni tranchés, ni faciles à appliquer. Parler d'«ignorance» sur les origines du genre humain, par exemple, est un peu rapide, alors que circulaient dans l'antiquité tant et tant de récits sur ce sujet. Varron lui-même avait d'ailleurs abordé ce thème à plusieurs reprises²⁰. Il est vrai qu'on le rencontrait surtout chez les philosophes et les poètes²¹! Un historien ou quelqu'un qui voulait faire oeuvre d'historien se devait de ne rien retenir de cette période! Par ailleurs, faire intervenir le *fabulosum* comme critère de distinction n'est pas plus simple, car — nous aurons l'occasion de le montrer²² — le *fabulosum* est également présent dans la période «historique».

¹⁷ Pour reprendre le titre de l'article de P. Vidal-Naquet cité à la n. 4. On pourrait dire aussi qu'au temps des hommes s'oppose celui des dieux et des héros (M. Piérart, «L'historien ancien face aux mythes et aux légendes», *LEC*, LI, 1983, p. 49, réfléchissant notamment sur Hérod., *Prol.*, et III, 122).

¹⁸ On a dit plus haut (n. 12) que l'innovation de Castor avait été de remonter plus haut que l'*excidium Troiae*, qui était avant lui le point de départ des chronographes grecs, au moins depuis Eratosthène (*FGrH* 241) et Apollodore (*FGrH* 244).

¹⁹ «Le "Retour des Héraclides" est le nom sous lequel les historiens anciens désignent l'invasion doriennne dans le Péloponnèse. Il marquait à leurs yeux la limite entre les temps héroïques et l'époque historique» (P. Pédech, *Polybe. Livre XII*, Paris, 1961, p. 18, n. 1). Ainsi, par exemple, Ephore, qui écrivit au IV^e siècle la première histoire universelle, la faisait commencer avec le Retour des Héraclides (*FGrH* 70 T 8 et 10). Pour une présentation détaillée de la légende, cf. P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, 4^e éd., Paris, 1969, pp. 203-205, s.v^o Héraclides. Pour les différentes datations proposées dans l'Antiquité, cf. par exemple: J. G. Frazer, *Apollodorus. The Library*, I, Cambridge, 1921, pp. 281-282, et P. Pédech, *Polybe*, 1961, p. 18, n. 1.

²⁰ Notamment dans le *Tubero de origine humana*, un des *Logistorici* (cf. R. Heisterhagen, «II. Der Tubero de origine humana», dans H. Dahlmann-R. Heisterhagen, *Varronische Studien. I. Zu den Logistorici*, Mainz, 1957, pp. 20-27). Peut-être aussi dans la première satire Ménippée: *Aborigines, περὶ ἀνθρώπων φύσεως* (cf. J. P. Cèbe, *Varron. Satires Ménippées*, Tome I, École française de Rome, 1972, pp. 1-35; et F. Della Corte, «La prima satira Menippea di Varrone», *Studi Noniani*, III, 1975, 97-104). Sur tout ceci, voir aussi F. Della Corte, «Idea della preistoria», 1976, pp. 111-112, 123-126.

²¹ Le passage «doxographique» de Censorin, *De die natali*, IV, 1-13, est sur ce point très éclairant. Nous n'entendons pas envisager ici la question, difficile, des rapports entre l'histoire et la poésie. Elle a passionné les Anciens, d'Aristote (*Poétique*, IX) à Lucien (*De la manière d'écrire l'histoire*, not. VIII-X, XLV), en passant par Cicéron (*Des Lois*, I, 1, 4-5: *alias in historia leges obseruandas, alias in poemate*).

²² Cf. *infra* pp. 78-82.

En fait on a l'impression que les véritables critères de périodisation sont ailleurs.

Il y a d'abord —et c'est facile à comprendre— la reprise de très anciennes dates-charnières. Celle de 776, en usage peut-être depuis Timée²³, est fondamentale pour toute la chronologie grecque. Celle ensuite de la Prise de Troie. On sait combien la pensée grecque a valorisé cet événement et combien ardues ont été (depuis le III^e ou II^e siècle?) les discussions entre chronographes lorsqu'il s'est agi de le dater avec précision²⁴. Bref, ces deux dates étaient «incontournables». Mais les autres?

Il ne serait pas du tout exclu que ce soient des perspectives de calcul, des raisons de facilité chronologique (si on peut ainsi s'exprimer) qui auraient guidé le choix des autres moments-charnières significatifs. Expliquons-nous.

Prenons le déluge d'Ogygos, le premier des trois déluges que connaît la pensée grecque²⁵. S'il reçoit ici une telle importance, c'est vraisemblablement parce que certaines traditions²⁶ voyaient en Ogygos un des premiers rois de Thèbes, et en Thèbes, la plus ancienne des cités grecques. On en a un écho précisément chez Varron, qui fait de Thèbes la plus ancienne cité grecque et évoque sa construction par le roi Ogygos²⁷. N'était-ce pas là en quelque sorte un début absolu dans l'histoire grecque? Début facile à dater par ailleurs. Le nom de ce roi était lié à un cataclysme naturel et les *mathematikoi* pensaient pouvoir calculer la date exacte de ce type de catastrophes qui ne pouvaient se produire que dans certaines combinaisons astrales particulières. Et précisément, Castor de Rhodes, source probable de Varron, rappelons-le, semble avoir tenu compte de ces calculs²⁸.

On pourrait faire une réflexion du même ordre à propos du règne d'Inachos, qui marque une coupure à l'intérieur des temps mythiques. Une tradition²⁹ plaçait le déluge de Deucalion sous le règne d'Inachos. Ici encore, on retrouve un cataclysme naturel que les *mathematikoi* prétendaient pouvoir dater.

²³ H. Kaletsch, «Zeitrechnung», *Der kleine Pauly*, V, 1975, col. 1485; Ch. W. Fornara, *The Nature of History in Ancient Greece and Rome*, Berkeley, Los Angeles, 1983, pp. 28-29.

²⁴ Le passage de Censorin repris à la n. 10 en donne un léger aperçu.

²⁵ Sur les différents déluges antiques, voir maintenant G. A. Caduff, *Antike Sintflutsagen*, Göttingen, 1986, 308 pp. (Hypomnemata, 82), avec une abondante bibliographie.

²⁶ En concurrence avec celles, dominantes, qui attribuaient à Cadmos la fondation de Thèbes. Cf. Fr. Vian, *Les origines de Thèbes. Cadmos et les Spartes*, Paris, 1963, 259 pp. (Études et commentaires, 48).

²⁷ Varr., *R. R.*, III, 1, 2-3, et *Schol. in Statii Theb.*, I, 173; cf. Fr. Vian, *Origines de Thèbes*, 1963, pp. 230-231.

²⁸ Cf. Varro, *De Gente populi Romani*, chez Aug., *C. D.*, XXI, 8: *In caelo (inquit Varro) mirabile existit portentum; nam stellam Veneris nobilissimam, quam Plautus Vesperuginem, Homerus Hesperon appellat, pulcherrimam dicens, Castor scribit tantum portentum existitisse, ut mutaret colorem, magnitudinem, figuram, cursum; quod factum ita neque antea nec postea sit. Hoc factum Ogygo rege dicebant Adrastus Cyzicenos et Dion Neapolites mathematici nobiles.* Cf. P. Fraccaro, *Studi Varroniani*, 1907, p. 108; H. Hagendahl, *Augustine*, II, 1967, pp. 599-600; G. A. Caduff, *Antike Sintflutsagen*, 1985, pp. 159-160.

²⁹ *Schol. Euripid. Oreste*, 932: Inachos aurait été le premier à rassembler les hommes en communauté après le déluge.

Tout cela pour dire que cette tripartition peut trouver son origine et son explication dans des raisons et des raisonnements autres que ceux qui apparaissent dans les propositions introduites par *quod* ou *quia*.

II. LA PRATIQUE DES AUTEURS LATINS

Après ces quelques réflexions sur la théorie des *tria discrimina temporum*, voyons quelle est la pratique des auteurs latins.

Les annalistes républicains nous sont très mal connus. On sait cependant que plusieurs d'entre eux faisaient apparemment commencer l'histoire de Rome et de ses *primordia* avec l'arrivée d'Enée en Italie, voire avec les rois du Latium (Saturne, Picus, Faunus)³⁰. Mais ils ne nous ont livré aucun jugement sur la nature «historique» ou «mythique» des événements qu'ils rapportaient.

Quant aux antiquaires, aux chronographes et aux auteurs d'histoires universelles, écrivant à la fin de la République et au début de l'Empire, on ne trouve chez eux aucune allusion à un cadre chronologique triparti de ce type³¹.

Varron

Il faut bien s'en faire exception de Varron. On peut en effet supposer que le polygraphe a utilisé la grille chronologique conservée par Censorin pour structurer les quatre livres de son *De gente populi Romani*. En fait, nous ne sommes fixés avec certitude que pour les deux premiers livres. En effet, saint Augustin, dont le dix-huitième livre de la *Cité de Dieu* représente notre principale source d'informations sur ce traité varronien³², signale que le *De gente populi Romani* commençait avec le déluge d'Ogygos (Aug., *C. D.*, XVIII,

³⁰ L'oeuvre de Fabius Pictor commençait, semble-t-il, avec l'arrivée d'Hercule en Italie et les *nostoi* d'Enée et des autres héros éponymes (cf. l'inscription du gymnase de Tauromenion: G. Mangarano, «Una biblioteca storica nel ginnasio di Tauromenion e il P. Oxy. 1241», *PP*, XXIX, 1974, 389-409). Cincius Alimentus évoquait Evandre, s'il faut en croire les frg. 1 et 2 P. Les *Origines* de Caton racontaient l'arrivée d'Enée parmi les Aborigènes, cf. W. A. Schröder, *M. Porcius Cato. Das erste Buch der Origines. Ausgabe und Erklärung der Fragmente*, Meisenheim am Glan, 1971, 216 pp. (Beiträge zur klassischen Philologie, 41.) Cassius Hemina devait traiter d'Enée et de son père, de Saturne, Faunus et Evandre (p. ex. frg. 1, 4, 5, 7 P).

³¹ Les *Chronica* de Cornélius Népos, qui avaient pour modèle Apollodore, devaient partir de la Chute de Troie (R. Hanslik, «Nepos 2», *Lexikon der alten Welt*, Zurich, 1965, col. 2076; G. Wirth, «Nepos 2», *Der kleine Pauly*, IV, 1972, col. 62). En tout cas, le frg. 1 P (*apud* Minuc. Felix, *Octav.*, XXI, 4) traitait de Saturne. Le *Liber annalis* de T. Pomponius Atticus, s'il faut en croire Cic., *Orat.*, 34, 120, parlait de la fondation de Rome, ce qui ne l'empêchait apparemment pas de parler d'Enée, d'Anchise et des Pénates amenés de Troie (frg. 1 P, *apud* Schol. *Ver. ad Aen.*, II, 717). Quant à Trogue-Pompée, dont l'histoire universelle commençait avec les royaumes orientaux d'Assyrie, des Mèdes et des Perses (M. Schanz-C. Hosius, *Geschichte der römischen Literatur*, II, Munich, 1935, p. 320), aucune donnée ne nous permet de supposer chez lui une tripartition semblable à celle de Censorin-Varron.

³² En dernier lieu, H. Hagendahl, *Augustine*, II, 1967, pp. 593-600.

8) et que la prise de Troie marquait la fin du deuxième livre (Aug., *C. D.*, XVIII, 13). Mais il ne nous a rien transmis d'explicite sur les événements qui clôtureraient le troisième et le quatrième livres, et le plus sage serait de reconnaître notre ignorance en la matière, au lieu de recourir, comme le font tant de Modernes, à des spéculations sans fondement³³. Plus curieux peut-être, c'est que nulle part ailleurs, dans le reste de l'oeuvre, pourtant abondante, de Varron, pareille périodisation ne réapparaît, à notre connaissance en tout cas³⁴.

Si l'on interroge maintenant les autres auteurs, rares sont les textes qui peuvent être avancés. A ma connaissance, on ne peut glaner quelques renseignements intéressants que chez Tite-Live, chez Cicéron et chez Tacite.

Tite-Live

On connaît le passage célèbre où Tite-Live, dans sa *Préface* au livre premier, envisage «les événements qui ont précédé immédiatement la fondation de Rome ou ont devancé le pensée même de sa fondation». A son estime, ils n'apparaissent pas garantis par des souvenirs authentiques, et semblent davantage relever des *fabulae* qu'on trouve chez les poètes. Aussi prend-il ce qu'on appellerait facilement ses distances à leur égard: il n'a «l'intention ni de les garantir ni de les démentir»³⁵. C'est l'*ἐποχή*, la suspension du jugement. Sur un point cependant, celui de la paternité de Mars, l'historien augustéen développera quelque peu son point de vue:

On accorde aux Anciens la permission de mêler le merveilleux aux actions humaines pour rendre l'origine des villes plus vénérable; et d'ailleurs, si jamais on doit reconnaître à une nation le droit de sanctifier son origine et de la rattacher à une intervention des dieux, la gloire militaire de Rome est assez grande pour que, quand elle attribue sa naissance et celle de son fondateur au dieu Mars de préférence à tout autre, le genre humain accepte cette prétention sans difficulté, tout comme il accepte son autorité»³⁶.

³³ Le *De gente populi Romani* se serait prolongé: jusqu'à la fondation de Rome (M. Schanz-C. Hosius, *Geschichte der römische Literatur*, I, Munich, 1927, p. 566), au moins jusqu'à la mort de Romulus (L. R. Taylor, «Varro's "De gente populi Romani"», 1934, p. 221), jusqu'à la mort de Numa (G. Boissier, *Etude sur la vie et les ouvrages de M. T. Varron*, Paris, 1865, p. 184), jusqu'à la chute des rois (H. Kettner, *Varronische Studien*, Halle, 1865, p. 55), jusqu'aux premiers temps de la République (P. Fraccaro, *Studi Varroniani*, 1907, pp. 75-77).

³⁴ On ne rencontre qu'occasionnellement l'une ou l'autre allusion: celle par exemple au déluge d'Ogygos dans Varro, *R. R.*, III, 1, 2-3.

³⁵ Liv., *Praef.*, 6: *Quae ante conditam condendamue Urbem poeticis magis decora fabulis quam incorruptis rerum gestarum monumentis traduntur, ea nec adfirmare nec refellere in animo est* (éd. J. Bayet, trad. G. Baillet, CUF). Expression parallèle (*neque adfirmare neque refellere est operae pretium*) chez Liv., V, 21, 9, à propos d'une *fabula* (*inseritur huic loco fabula*, en V, 21, 8), liée à l'assaut lancé contre Véies en 396.

³⁶ Liv., *Praef.*, 7: *Datur haec uenia antiquitati ut miscendo humana diuinis primordia urbium augustiora faciat; et, si cui populo licere oportet consecrare origines suas et ad deos referre auctores, ea belli gloria est populo Romano ut, cum suum conditorisque sui parentem Martem potissimum*

On entrevoit le type de critique que Tite-Live entendait appliquer aux *fabulae* que la tradition lui imposait de présenter: elles sont à interpréter symboliquement. Nous retrouverons plus tard cette question. Revenons à la déclaration de la *Préface*.

A la lire, on semblerait pouvoir conclure qu'à partir de la fondation de Rome, l'historicité des faits rapportés serait, aux yeux de Tite-Live, plus sûre. Cela ne signifie toutefois pas que tout soit authentique. La tradition véhicule encore du *fabulosum*, mêlé à de l'historique, et le scepticisme livien se manifeste tantôt par des remarques quelque peu voltairiennes, tantôt (ce qui est plus subtil, et plus délicat à repérer) par des «silences». On songera à l'explication donnée de la grossesse merveilleuse de Rhéa Silvia, au récit de l'apothéose de Romulus et à celui de son apparition à Julius Proculus, aux rencontres que Numa feignait d'avoir avec Egérie³⁷. On n'oubliera pas non plus que le manque d'*incorrupta monumenta* (pour reprendre les termes de la *Préface*) se fait encore cruellement sentir. Ce n'est qu'après l'invasion gauloise (cf. la *Préface* du livre VI), que, de l'aveu même de Tite-Live, le récit pourra s'appuyer sur de nombreux témoignages écrits, seuls garants fidèles des faits historiques. Voici ce texte:

Événements (il s'agit des événements rapportés dans les cinq livres précédents) qu'obscurcit moins encore l'excessive antiquité, comparable à la distance qui efface presque les lointains, que la rareté pendant toute cette période des témoignages écrits, seuls gardiens fidèles des faits historiques, et la destruction dans l'incendie de la ville de la plupart de ceux qu'avaient pu contenir les registres des pontifes et autres documents publics et privés. Il y aura plus de clarté désormais et plus de certitude dans l'histoire intérieure et extérieure de la Ville, etc.³⁸.

Ainsi donc, l'historien augustéen refuse de se prononcer sur l'authenticité des événements antérieurs à la fondation de Rome, ce qui n'implique pas — nous y reviendrons — qu'il les considère nécessairement comme des *fabulae*. Serait-ce trahir sa pensée que de dire qu'il estime tout cela trop incertain pour se fatiguer à séparer le bon grain de l'ivraie? Mais que par contre, à partir de la fondation de Rome et jusqu'à l'invasion gauloise, il pense qu'on évolue sur un terrain historiquement plus assuré? Qu'il faudra toutefois attendre le

ferat, tam et hoc gentes humanae patiantur aequo animo quam imperium patiuntur (éd. J. Bayet, trad. G. Baillet, CUF).

³⁷ Liv., I, 4, 2; I, 16; I, 19, 5. On notera par ailleurs que Tite-Live, traitant en I, 39 des origines de Servius Tullius, a escamoté le récit de la naissance miraculeuse à partir d'un phallus surgi du foyer. Sur ce «rationalisme» livien, cf., par exemple, I. Kajanto, *God and Fate in Livy*, Turku, 1957, pp. 42-53 (Annales Universitatis Turkuensis, B 64), ainsi que l'article de M. Rambaud, cité *infra* à la n. 52.

³⁸ Liv., VI, *Praef.*, 2: *...res cum uetustate nimia obscuras uelut quae magno ex interuallo loci uix cernuntur, tum quod et rare per eadem tempora litterae fuere, una custodia fidelis memoriae rerum gestarum, et quod, etiam si quae in commentariis pontificum aliisque publicis priuatisque erant monumentis, incensa urbe pleraeque interiere.* (3) *Clariora deinceps certioraque... Vrbis gesta domi militiaeque exponentur* (éd. et trad. J. Bayet, CUF).

début du IV^e siècle pour que le récit puisse s'appuyer sur des documents solides, c'est-à-dire des témoignages écrits, suffisamment nombreux, indispensables pour que se soit conservé le souvenir fidèle des faits historiques³⁹?

Cicéron

«Le dessein du *De re publica* était d'inscrire l'histoire de Rome dans une théorie de l'évolution politique»⁴⁰. Dans cette optique, le livre II présente un tableau de l'histoire de Rome; très bref, il ne retient que ce qui sert les buts de l'auteur; par ailleurs sa tradition manuscrite est victime d'un certain nombre de lacunes⁴¹.

Scipion, qui parle dans le dialogue, entend bien suivre l'habitude de Caton et remonter, dans son exposé, jusqu'à l'origine du peuple romain (*mea repetet oratio populi Romani originem*). C'est un plaisir pour lui, dira-t-il, d'emprunter à Caton même son propre terme (*libenter enim etiam uerbo utor Catonis*)⁴². Puis il entame son exposé par le règne de Romulus: «Où trouvons-nous une organisation politique dont les débuts soient aussi brillants et aussi universellement connus que l'origine de notre ville, fondée par Romulus?» (*Quod habemus... institutae rei publicae tam clarum ac tam omnibus notum exordium quam huius urbis condendae principium profectum a Romulo?*)⁴³. Suivent les épisodes de la filiation divine, de l'exposition au bord du Tibre sur l'ordre d'Amulius, du sauvetage miraculeux par la louve nourricière, de l'enfance au milieu des bergers, du commandement exercé par Romulus sur ses compagnons. Puis vient le passage qui nous intéresse directement:

Ce furent là les troupes dont il (= Romulus) prit le commandement, et l'on rapporte (passons maintenant de la légende à l'histoire) qu'il soumit Albe-la-Longue, une ville forte et puissante à cette époque, et qu'il tua le roi Amulius⁴⁴.

Ce ut iam a fabulis ad facta ueniamus est pour nous très important. A en croire Cicéron, il faudrait attendre la mort d'Amulius pour trouver des événements historiques (*facta*). Ce qui précède relèverait du domaine des *fabulae*.

³⁹ Je ne connais pas d'études approfondies sur les préfaces liviennes depuis le travail de M. Mazza, *Storia e ideologia in Tito Livio. Per un'analisi storiografica della praefatio ai Libri ab urbe condita*, Catane, 1966, 223 pp. (not. pp. 88-105, et 151-164). Il serait trop long — et inutile — de citer ici les nombreux travaux modernes qui ont occasionnellement abordé le sujet.

⁴⁰ M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine*, Paris, 1953, p. 61 (Collection d'études latines. Série scientifique, 28). Sur le *de re publica*, on dispose maintenant de l'édition, amplement commentée, de E. Bréguet (CUF, 1980) et du commentaire de K. Büchner, *M. Tullius Cicero. De re publica. Kommentar*, Heidelberg, 1984, 546 pp. (Wissenschaftliche Kommentare zu griechischen und lateinischen Schriftstellern).

⁴¹ Cic., *Rep.*, II, 1-52.

⁴² Cic., *Rep.*, II, 3.

⁴³ Cic., *Rep.*, II, 4.

⁴⁴ Cic., *Rep.*, II, 4.

On se gardera cependant d'attribuer hâtivement à Cicéron un jugement catégorique de non-historicité portant sur tout ce qui précède l'épisode du meurtre d'Amulius. En effet, dans le résumé succinct qu'il nous livre, Cicéron n'a pas soufflé mot de la longue préhistoire laviniata et albaine, ainsi que des visites des Grands Etrangers⁴⁵, et dès lors, si l'on s'en tient strictement au récit, l'opposition *fabulae/facta* présente dans le texte pourrait ne concerner que les épisodes de la seule geste de Romulus.

Il reste qu'on doit s'interroger sur les raisons profondes de cet escamotage général de toute la préhistoire laviniata et albaine dans un aperçu qui se fixe par ailleurs comme objectif de remonter aux origines du peuple romain⁴⁶. Pour Scipion/Cicéron, ces origines commencent en fait avec la fondation de Rome⁴⁷. C'est relativement curieux, quand on connaît la tendance générale des annalistes-historiens à remonter au moins jusqu'aux Troyens d'Enée⁴⁸, et quand on sait en particulier que Caton, auquel le Scipion cicéronien, se réfère pourtant explicitement, accordait précisément à ces derniers dans ses *Origines* une grande importance⁴⁹.

Notre étonnement s'accroît lorsqu'on examine la liste imposante, dressée par M. Rambaud, des *exempla* empruntés à l'histoire romaine et présents dans l'ensemble de l'oeuvre de Cicéron. Les allusions aux origines troyennes y sont rarissimes: trois sur un total de quelque cinq cents passages⁵⁰. Une des références est manifestement erronée (Cic., *Scaur.*, 19, 54). Les autres sont nettes. Dans *Verr.*, 2, IV, 33, 72, Cicéron rappelle que les Ségestains se croyaient *cognati* des Romains, parce que Aceste et Enée étaient l'un et l'autre des Troyens. Quant au *Diu.*, I, 40-43, il transcrit le songe d'Ilia chez Ennius, et celui de Priam probablement chez le même auteur, les qualifiant l'un et l'autre de *somnia fabularum*, et évoquant à leur propos le songe d'Enée dans les Annales grecques de Fabius Pictor. Avec ces songes, on est manifestement pour Cicéron dans le domaine de la *fabula*. Le passage des *Verrines* concerne le domaine des croyances, et Cicéron ne prend d'ailleurs pas position sur l'historicité de ce prétendu lien entre Ségeste et Rome.

De toute manière, cette absence dans l'oeuvre de Cicéron d'une quelconque valorisation tant de l'épisode troyen que des préhistoires laviniata et albaine ne manque pas d'étonner, surtout quand on la rapproche du début du livre II du *De re publica*, qui gomme si facilement dans l'histoire du peuple romain tout ce qui précède la fondation de Rome par Romulus⁵¹. Oserait-on proposer, à titre d'hypothèse, que si Cicéron s'intéressait si peu aux événements rapportés par la tradition avant la fondation même de Rome,

⁴⁵ Par exemple Evandre ou Hercule.

⁴⁶ Cic., *Rep.*, II, 3: *populi Romani originem*.

⁴⁷ Cic., *Rep.*, II, 4: *huius urbis condendae principium profectum a Romulo*.

⁴⁸ Cf. *supra* la n. 30.

⁴⁹ Pour le détail, cf. W. A. Schröder, *M. Porcius Cato*, 1971.

⁵⁰ M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine*, 1953, pp. 27-35. On trouve à la p. 27: «Origines troyennes: *Verr.* 2, IV, 33, 72 (= *Diu.*, I, 43); *Scaur.*, 19, 54.»

⁵¹ On sait en effet par d'autres sources que la reprise d'Albe, la mort d'Amulius et la fondation de Rome sont des événements qui se sont succédé rapidement.

c'est qu'il ne croyait guère à leur historicité? Le rapprochement avec les positions exprimées par Tite-Live dans sa *Préface* serait alors frappant, même si Tite-Live, à la différence de Cicéron, évoque —mais très brièvement— cette préhistoire laviniatise et albaine. Il faut dire que l'historien qu'était Tite-Live ne se sentait peut-être pas aussi libre devant la matière que l'auteur d'un dialogue sur l'Etat.

Il n'est peut-être pas déplacé de noter ici —cela s'accorde bien avec ce qui précède— que Cicéron manifeste peut-être plus explicitement et plus fermement encore que Tite-Live son scepticisme et son rationalisme devant certaines données de la tradition, données postérieures à la fondation de Rome⁵².

Tacite

Un passage de Tacite offre également un certain intérêt. Un chapitre des *Annales*, traitant des prestations du jeune Néron sous le règne de Claude, contient en effet une remarque significative:

Après avoir rappelé avec aisance, écrit Tacite, l'origine troyenne des Romains, Enée fondateur de la lignée julienne et d'autres traditions proches de la fable (*aliaque haud procul fabulis uetera*), Néron obtient que les habitants d'Ilion soient exemptés de toute charge publique⁵³.

Comment comprendre ce *aliaque haud procul fabulis uetera*? Tacite, dont l'objet n'est évidemment pas de traiter *ex cathedra* des origines troyennes, livre son avis «comme en passant», et le caractère cursif de la remarque ne simplifie pas la tâche de l'interprète. Quel est le sentiment exact de l'historien ancien? Considérerait-il comme suspect, parce que *fabulosum*, l'ensemble de l'épisode troyen? Ou l'expression, quelque peu méprisante, de *haud procul fabulis*, s'appliquerait-elle uniquement aux prétentions qu'avait la *gens Iulia* de descendre d'Enée⁵⁴? Il est bien difficile de se prononcer.

Que conclure de ces maigres données?

Dans la pratique, et si l'on exclut le cas particulier de Varron-Censorin, il semble que certains auteurs latins voyaient une coupure importante dans la

⁵² On lira à ce propos M. Rambaud, «Une défaillance du rationalisme chez Tite-Live?», *IL*, VII, 1955, pp. 21-30, article nourri d'exemples et qui compare l'attitude rationaliste de Cicéron et de Tite-Live. Cf. aussi P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, Paris, Seuil, 1983, p. 61.

⁵³ Tac., *Ann.*, XII, 58, 1: *Vtique studiis honestis et eloquentiae gloria enitesceret, causa Iliensium suscepta, Romanum Troia demissum et Iuliae stirpis auctorem Aeneam aliaque haud procul fabulis uetera facunde exsecutus, perpetrat ut Ilienses omni publico munere soluerentur* (éd. et trad. P. Willeumier, CUF).

⁵⁴ Ce serait l'interprétation de E. Paratore, *Tacito*, Milan, Verese, 1951, p. 678. Selon R. Syme, *Tacitus*, II, Oxford, 1958, p. 515, «the understatement reveals what Tacitus thought of sacred and legendary history». Pour E. Koestermann, *Cornelius Tacitus. Annalen. Band III. Buch 11-13*, Heidelberg, 1977, p. 208, «Tacitus tut dies alles geringschätzig ab».

fondation de Rome (Tite-Live) ou dans les événements immédiatement antérieurs et qui la préparaient (Cicéron). La fondation de Rome⁵⁵ n'est évidemment pas loin du début de l'ère des Olympiades, date-charnière pour Varron, rappelons-le.

En ce qui concerne les événements antérieurs, il semble que les annalistes républicains n'aient envisagé que ceux qui étaient liés de près ou de loin à la Guerre de Troie. Le débarquement d'Enée en Italie était considéré comme un point de départ, mais les auteurs pouvaient également examiner les apports civilisateurs d'Evandre, arrivé en Italie quelque soixante ans avant Enée, voire fournir des informations sur les ancêtres royaux de Latinus.

Mais, toujours si l'on fait abstraction de Varron, aucun représentant latin de la tradition historique ne «remontait au déluge»⁵⁶ et —chose beaucoup plus importante—, toujours à l'exception de Varron-Censorin, leurs écrits conservés ne livrent aucune périodisation explicite. Nulle part, par exemple, ils n'utiliseront un adjectif particulier (comme *fabulosum*, par exemple) pour caractériser (comme telle, et dans son ensemble) la période antérieure à la fondation de la ville⁵⁷. Celle-ci semble toutefois jouir chez eux d'un statut particulier: c'est davantage le règne des *fabulae*, semblent dire Cicéron et Tacite; ce sont surtout les poètes (qu'on songe à Virgile) qui s'en occuperont, et Tite-Live, dégageant pour ainsi dire toute responsabilité en matière d'historicité, évoquera à son sujet les *poeticis... fabulis*. Mais la période comme telle n'est jamais qualifiée de «mythique» (*fabulosum*, ou *μυθικόν*).

Ainsi une chose semble claire. En dehors de Varron, une périodisation nette ne se rencontre chez aucun de ceux (quel que soit leur groupe d'appartenance) qui ont traité de l'histoire de Rome depuis ses origines. En matière de périodisation, les auteurs latins nous laissent «sur notre faim». On ne rencontre pas sous leur plume ce qu'on pourrait considérer comme des déclarations de principe, des affirmations théoriques⁵⁸.

⁵⁵ On n'oubliera pas que cet événement a fait l'objet de datations diverses, placées cependant pour la plupart dans le courant du VIII^e siècle, c'est-à-dire au moment du début du calcul par Olympiades: pour Fabius Pictor, 748/7; pour Cicéron, 751/0; pour Cincius Alimentus, 729/8; pour Castor de Rhodes, 765; pour Varron, 754/753. La datation proposée par Timée (814/3) présente un plus grand écart.

⁵⁶ Ce sera réservé aux poètes, par exemple: Ovid., *Met.*, I, 252-416, ou Juven., *Sat.*, I, 81-84.

⁵⁷ On trouvera dans l'ouvrage récent de G. A. Press (*The Development of the Idea of History in Antiquity*, Kingston et Montréal, 1982, 179 pp.) une fort intéressante étude du sens des mots *ιστορεῖν*, *ιστορία*, *ιστορικός*, *ἵστωρ*, *τὰ προγεγονότα*, *historia*, *historicus* et *res gestae*. A notre sens, elle n'épuise pas le sujet et mériterait d'être poursuivie, et cela, dans deux directions. D'une part, on devrait rechercher et étudier aussi les couples significatifs d'oppositions: par exemple, entre *historia* (avec les mots apparentés) et *fabula* (avec les mots apparentés, comme *fabella*, *fabulosus*, *fabularis*), ou, en grec, entre *ἀληθές* (avec les mots apparentés) et *μυθῶδες* (avec les mots apparentés). D'autre part, il faudrait rendre l'enquête plus systématique. Comme elle s'est faite sur la base des lexiques existants, certains textes importants ont échappé à l'analyste. Ainsi G. A. Press ne souffle mot du passage de Varron-Censorin dont nous sommes parti, le *De die natali* n'ayant pas fait l'objet jusqu'ici d'un *index uerborum*. Pour d'autres observations sur cet ouvrage, cf. T. P. Wiseman, «The Idea of History in Antiquity», *CR*, XXXV, 1985, 109-111, qui analyse aussi le livre de Ch. W. Fornara, cité à la n. 16.

⁵⁸ Peut-être vaut-il la peine de signaler ici que l'*Origo gentis Romanae* se termine avec la disparition de Rémus, c'est-à-dire avant l'acte technique de la fondation de la Ville.

III. FAITS ET FABLES

Il ne faudrait cependant pas se méprendre sur la portée de la coupure ainsi repérée. Dans l'esprit des Anciens, il n'est pas question d'une ligne traçant une frontière nette entre les «fables» et les «faits», ou encore ce que nous appelons le temps mythique et le temps historique: d'un côté, des *fabulae* auxquelles on ne devait et on ne pouvait pas accorder foi; de l'autre côté, des *facta*, ou, si l'on veut, la vérité historique. Les choses ne sont pas aussi simples.

D'abord, on l'a vu, la frontière est relativement floue, même si on la fait passer aux alentours de la fondation de Rome. Ensuite et surtout elle ne sépare pas les *fabulae* des *facta*. Le «fabuleux» est également présent de ce côté de la frontière, surtout dans les débuts de l'histoire romaine. On en a donné plus haut une série d'exemples⁵⁹. Si l'on conserve le critère du *fabulosum*, ce qui pourrait caractériser la période d'avant la fondation, ce serait l'importance ou, si l'on veut, le nombre et la concentration des *fabulae*.

Car pour les Anciens cette période n'est pas vide de *facta* (si l'on peut ainsi s'exprimer). Pour eux, elle renferme incontestablement de l'historique, mais un historique auquel se mêlent beaucoup de *fabulosa*. Il n'est que de voir, à travers le livre dix-huit de *La Cité de Dieu* augustinienne, comment Varron traitait, dans son *de gente populi Romani*, la longue période qui précédait la fondation de Rome. A plusieurs reprises, il tentait de retrouver les *facta* derrière les *fabulae*⁶⁰. Un tri sévère s'impose donc aux auteurs anciens, que certains renoncèrent apparemment à faire, comme Tite-Live⁶¹. On n'oubliera cependant pas que dans les récits postérieurs à la fondation de Rome également, du *fabulosum* se mêle à l'*historicum*, et que là aussi un tri s'impose aux Anciens. Mais il reste que, pour eux, le *fabulosum* est davantage présent dans les récits qui précèdent la fondation de Rome.

Il importe dès lors de s'interroger sur l'attitude des Anciens, et particulièrement des historiens, à l'égard de ces *fabulosa*, présents dans les récits des deux côtés de la «ligne de démarcation», en plus grand nombre toutefois d'un côté que de l'autre.

Au fond, la position des Romains n'a pas été différente de celle que les Grecs ont développée à l'égard de leurs mythes et qu'a si bien étudiée, il y a

⁵⁹ Cf. *supra* la n. 37.

⁶⁰ Hercule et Mercure furent des personnages historiques, grands bienfaiteurs de l'humanité (Aug., *C. D.*, XVIII, 8). Minerve était une jeune fille, qui apparut un jour, aux temps d'Ogyges, près du lac Triton (d'où son nom de *Tritonia*) et à qui on doit beaucoup d'inventions utiles. Sa prétendue sortie de la tête de Jupiter doit être attribuée aux fables des poètes, non à la vérité de l'histoire (Aug., *C. D.*, XVIII, 8: *poetis et fabulis, non historiae rebusque gestis*). Au fameux litige qui opposait Poséidon et Athéna à propos du nom à donner à la future Athènes, Varron cherchait une explication historique et non mythique (Aug., *C. D.*, XVIII, 10: *non fabulosam, sed historicam rationem*), etc.

⁶¹ Peut-être pris par «sa recherche de la beauté littéraire et de l'évocation plastique», pour reprendre l'expression de M. Rambaud, «Rationalisme chez Tite-Live», 1955, p. 26.

quelques années, le beau livre de P. Veyne, que tous les historiens des origines et des premiers siècles de Rome devraient avoir lu⁶².

Dans tout mythe, dans toute légende, il y a, pour les esprits antiques, un fond de vérité. C'était là une sorte de postulat, de dogme. La connaissance n'étant qu'un miroir, elle ne peut que refléter une réalité. On ne peut pas parler de rien, on ne peut pas parler de ce qui n'est pas. «Il est impossible de mentir radicalement»⁶³. Les Grecs et, à leur suite, les Romains «n'ont jamais admis que la fabulation pouvait mentir du tout au tout»⁶⁴. Nul ne peut mentir initialement ou du tout au tout. Dès lors, «en leur fond, les mythes sont d'authentiques traditions historiques»⁶⁵.

Aussi, pour reprendre l'expression de M. Piérart⁶⁶, «le récit mythique sera traité comme de la matière historique potentielle». Tout le problème sera d'épurer ces traditions suspectes pour y retrouver le fond d'histoire authentique⁶⁷. Reposant sur la démonstration, cette critique sera essentiellement rationaliste, et ses principes de base fort simples.

«Le passé étant semblable au présent»⁶⁸, «pour épurer le mythe et en faire une tradition exclusivement historique, il suffira d'éliminer tout ce qui n'a pas d'équivalent constaté en notre ère historique... La réduction du mythe à l'histoire exigera deux opérations: ...purifier les traditions de ce qui y était physiquement incroyable; ...ôter ce qui est historiquement impossible, à savoir la coexistence des dieux et des mortels»⁶⁹. «Il devient dès lors possible de croire à toutes les légendes et c'est ce que les plus grands esprits de cette très grande époque ont fait»⁷⁰. Et Paul Veyne de multiplier les exemples: Aristote, Thucydide, Strabon, Lucrèce, Polybe, Galien, etc.⁷¹.

A l'historien, il était donc finalement assez facile de «démystifier» son récit. Il lui suffisait (si l'on peut dire) de gommer les éléments surnaturels ou manifestement fabuleux du récit, et de rationaliser le reste en histoire acceptable. Nous n'entrerons pas plus avant ici dans ce problème et dans cette technique⁷². Nous dirons simplement que le type de critique antique ou,

⁶² P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes*, Paris, Seuil, 1983, 163 pp.

⁶³ P. Veyne, *Les Grecs*, 1983, p. 61.

⁶⁴ P. Veyne, *Les Grecs*, 1983, p. 68.

⁶⁵ P. Veyne, *Les Grecs*, 1983, p. 69. Pour d'autres vues analogues, cf. M. Piérart, «Historien ancien», 1983, ou encore Ch. W. Fornara, *Nature of History*, 1983.

⁶⁶ M. Piérart, «Historien ancien», 1983, p. 48.

⁶⁷ Faut-il préciser ici, toujours avec le même savant (p. 48), que la critique ainsi élaborée par les Anciens «ne s'intéresse ni à la spécificité du mythe, ni à ses ressorts profonds»? «Elle n'étudie pas le mythe, mais des mythes particuliers». «La notion de *pensée mythique* est moderne.»

⁶⁸ P. Veyne, *Les Grecs*, 1983, p. 63.

⁶⁹ P. Veyne, *Les Grecs*, 1983, p. 81.

⁷⁰ P. Veyne, *Les Grecs*, 1983, p. 63.

⁷¹ P. Veyne, *Les Grecs*, 1983, pp. 63-765.

⁷² Pour nous limiter à quelques titres récents, signalons ici, outre les études de P. Veyne (*Les Grecs*, 1983), de M. Piérart («Historien ancien», 1983) et de Ch. W. Fornara (*Nature of History*, 1983), citées plus haut, deux travaux de T. P. Wiseman: un livre, *Clio's Cosmetics. Three Studies in Greco-Roman Literature*, Leicester, 1979, 209 pp., et un article, «Practice and Theory in Roman Historiography», *History*, LXVI, 1981, 375-393.

si l'on veut, les critères adoptés par les Anciens pour dégager les faits des *fabulae*, étaient tels que ces Anciens n'ont jamais été amenés à mettre fondamentalement en question l'historicité générale de leurs récits traditionnels. Ainsi ils croyaient non seulement à l'historicité des rois romains, mais encore à celle d'Evandre ou d'Enée, et même à celle d'Hercule. Ce qu'ils étaient par contre susceptibles de rejeter comme non historiques, c'étaient des épisodes comme la filiation divine des jumeaux fondateurs, ou l'ascension de Romulus suivie de son apparition à Julius Proculus, ou les entretiens de Numa avec la nymphe Egérie. Cela relevait pour eux du merveilleux, à exclure de l'histoire au même titre que tout ce qui apparaissait chronologiquement invraisemblable: ainsi les rapports de Numa avec Pythagore⁷³ ou, à une certaine époque, le motif d'Enée comme grand-père de Romulus et de Rémus⁷⁴. C'est pour la même raison qu'ils affectionnaient la critique de type évhémériste, à laquelle Varron lui-même (si nous en croyons le livre XIII de la *Cité de Dieu*) procédait dans son *De gente populi Romani*⁷⁵.

Pour le reste, ce que rapportaient leurs traditions était pour les Anciens historique, authentique. La tradition était pour eux quelque chose d'infiniment respectable, un document, pourrait-on dire, digne de foi aussi longtemps que des impératifs plus puissants (et notamment le rationalisme) n'imposaient pas de le corriger. Il faudra attendre des siècles pour qu'on cesse enfin de croire à l'historicité d'Enée et de Romulus⁷⁶.

* * *

Ainsi Varron a accueilli dans son oeuvre une conception, vraisemblablement d'origine grecque, selon laquelle l'histoire de l'humanité s'articulait en trois périodes bien tranchées: obscure, mythique, historique. On ne retrouve toutefois aucune trace nette de cette tripartition dans la pratique des auteurs latins examinés. Cela n'implique pas que ces derniers n'établissaient aucune

⁷³ Cf. par exemple, la discussion menée par Cic., *Rep.*, II, 28-29, et par Liv., I, 18, 2-4.

⁷⁴ C'est ce qui explique l'apparition de la «dynastie albaine». L'unanimité semble en effet s'être faite aujourd'hui pour la considérer comme une adjonction artificielle, relativement récente, même si l'on n'en connaît pas avec certitude l'inventeur et la date précise. Elle était destinée à combler l'hiatus chronologique apparu lorsque la fondation de Rome par Romulus fut finalement, après beaucoup d'essais en sens divers, placée au VIII^e siècle et que la prise de Troie fut datée des environs de 1200. C'est donc un souci plus aigu de la chronologie qui aura amené les Anciens à introduire les rois albains; cf. J. Poucet, «Albe dans la tradition et l'histoire des origines de Rome», dans *Hommages à Jozef Veremans*, Bruxelles, 1986, 238-258, not. pp. 245-246 (Collection Latomus, 193).

⁷⁵ Cf. *supra* la n. 60. A propos de cette critique de type évhémériste, cédonc encore la parole à Paul Veyne: «L'historien... se doit d'éliminer les dieux de la période mythique. Cicéron et Tite-Live ne croyaient pas que Romulus avait pour père Mars et Pausanias ne croit pas qu'Orphée ait eu une nymphe pour mère. C'est pour cela que ce que nous appelons évhémérisme plaisait tant aux penseurs de ce temps; il est impossible de croire au dieu Hercule, mais il est historiquement sain de considérer Hercule, Bacchus et les Dioscures comme de grands hommes que, par reconnaissance, on a pris pour des dieux ou des fils de dieux.» (P. Veyne, *Les Grecs*, 1983, p. 83.)

⁷⁶ Nous avons longuement étudié les problèmes d'historicité que pose la tradition sur les origines et les premiers siècles de Rome (d'Evandre à Ancus Marcius) dans un livre récent: J. Poucet, *Les origines de Rome. Tradition et histoire*, Bruxelles, 1985, 360 pp.

différence de statut historique entre les différentes parties de leurs récits. Certains indices laisseraient penser que, pour eux, la fondation de Rome marquait un moment-charnière, que ce qui précédait cet événement était davantage chargé de *fabulosum* que ce qui le suivait. Mais de toute manière, aucun auteur latin, pas même Varron, ne semble avoir eu l'idée d'une opposition qui serait de l'ordre de celle que nous établissons entre «temps mythique» et «temps historique».

